

JULIEN GOSSELIN

SI VOUS POUVIEZ LÉCHER MON COEUR

Julien Gosselin est metteur en scène au sein de Si vous pouvez lécher mon cœur, collectif qu'il forme avec Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel et Tiphaine Raffier en 2009, à leur sortie de l'École professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille. Ensemble, ils créent leur premier spectacle, *Gênes 01*, d'après Fausto Paravidino, en 2010, au Théâtre du Nord. En 2012, ils portent sur la scène du Théâtre de Vanves un texte d'Anja Hilling, *Tristesse animal noir*. La même année, Julien Gosselin co-écrit *La Liste*, publié par 10/18. Julien Gosselin adapte et met en scène le roman de Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, présenté au Festival d'Avignon en 2013, unanimement salué. À l'automne 2015, il crée *Le Père*, d'après *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou. Attaché aux écritures contemporaines, et particulièrement à celles qui font surgir un univers entier sur la scène, Julien Gosselin exige du théâtre qu'il bouscule son public en révélant par les formes, les récits et les sons, les dépassements du monde réel.

ROBERTO BOLAÑO

Né au Chili en 1953, Roberto Bolaño a notamment écrit *La Littérature nazie en Amérique*, *Les Putains meurtrières* et *Les Détectives sauvages*, internationalement salué. Définissant la littérature comme « un appel fondamentalement dangereux », il rejette et réfute très tôt les modèles établis. Sans sentimentalisme et avec humour, Bolaño s'engage à décrire la violence du monde dans des fictions souvent foisonnantes. Ayant rejoint Mexico avec sa famille à l'âge de 15 ans, il retourne au Chili en 1973 pour supporter le gouvernement de Salvador Allende. Après le coup d'État, il quitte le Chili et retourne à Mexico, avant de s'installer en Espagne en 1977. Il meurt en 2003 laissant un manuscrit de mille pages, intitulé 2666.

D'après 2666 Copyright © 2004, The Heirs of Roberto Bolaño, tous droits réservés. 2666 de Roberto Bolaño, traduction Robert Amutio, est publié aux éditions Christian Bourgois.

Les ouvrages de Roberto Bolaño sont à retrouver à la librairie du Festival d'Avignon à l'église des Célestins et à la librairie de La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon.

ET...

LEÇON DE L'UNIVERSITÉ

Avec Julien Gosselin, animé par Laure Adler, le 11 juillet à 11h, site Sainte-Marthe de l'Université d'Avignon

NEF DES IMAGES

Les Particules élémentaires, mise en scène Julien Gosselin (2013), le 14 juillet de 12h à 15h40, église des Célestins

FICTIONS & ÉMISSIONS – FRANCE CULTURE

Amuleto de Roberto Bolaño, lu par Maria de Medeiros, le 12 juillet à 20h
La Grande table d'été avec Julien Gosselin, le 13 juillet à 12h45
Roberto Bolaño, nocturne, le 13 juillet à 20h, Musée Calvet

2666

Comme une malédiction, le titre du roman de Roberto Bolaño associe la promesse du troisième millénaire à celle d'une apocalypse prochaine. Prochaine ou peut-être déjà en marche, si l'on en croit le tableau que l'auteur dresse d'une Europe fatiguée et d'une Amérique corrompue. Crimes monstrueux qui ont ravagé le monde au XX^e siècle, atrocités qui naissent dans le nouveau, force de l'art mais aussi constat de sa défaite perpétuelle contre le mal... Attiré par les thèmes historiques mais aussi esthétiques qu'aborde cette œuvre monumentale, Julien Gosselin en saisit la structure et les récits qui la composent et leur donne un décor commun. Apparemment distinctes mais reliées par des crimes, un désert, des enquêtes et la ville de Ciudad Juarez – ici nommée Santa Teresa –, les pistes s'accumulent et permettent au collectif Si vous pouvez lécher mon cœur de jouer des registres et d'alterner les rythmes. À l'avant-scène, quatre critiques européens s'enferment dans la recherche d'un mystérieux auteur et d'une histoire d'amour puis le monde de Bolaño s'ouvre en même temps que la scène. Voici le Mexique, un professeur chilien au bord de la folie, un journaliste américain désorienté, des trafics, des policiers perdus et des meurtres par centaines...

A monumental and apocalyptic novel, Roberto Bolaño's ultimate work allows Julien Gosselin to weave together various forms and genres in order to explore and question a perpetual struggle: that of art and fiction against the violence of the real.

LES DATES DE 2666 APRÈS LE FESTIVAL

- du 30 au 31 juillet 2016 au Théâtre Mégaron dans le cadre du Festival d'Athènes et d'Epidaure (Grèce)
- du 10 septembre au 16 octobre 2016 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe de Paris
- du 26 novembre au 8 décembre 2016 au Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées
- le 7 janvier 2017 au Quartz Scène nationale de Brest
- du 14 au 15 janvier 2017 au MC2: Grenoble Scène nationale
- du 11 au 26 mars 2017 au Maillon avec le Théâtre national de Strasbourg
- le 6 mai 2017 à La Filature Scène nationale de Mulhouse
- du 17 au 21 mai 2017 au Stadsschouwburg Amsterdam (Pays-Bas)

#JULIENGOSSELIN
#2666
#FABRICA

70^e
ÉDITION

Tout le Festival sur :
festival-avignon.com



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#FDA16

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ



Création 2016	2666 D'APRÈS ROBERTO BOLAÑO	8 10 12 14 16 JUL À 14H
	JULIEN GOSSELIN	LA FABRICA

Création 2016	2666 D'APRÈS ROBERTO BOLAÑO	8 10 12 14 16 JUL À 14H
	JULIEN GOSSELIN	durée 11h30 entractes compris restauration possible sur place

Première partie 2h / Entracte 30 minutes
Deuxième partie 1h10 / Entracte 30 minutes
Troisième partie 1h50 / Entracte 1h
Quatrième partie 2h20 / Entracte 30 minutes
Dernière partie 1h40

Avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

Adaptation et mise en scène Julien Gosselin

Traduction Robert Amutio

Assistanat mise en scène Kaspar Tainturier-Fink

Scénographie Hubert Colas

Musique Guillaume Bachelé et Rémi Alexandre

Lumière Nicolas Joubert

Vidéo Jérémie Bernaert, Pierre Martin

Son Julien Feryn

Costumes Caroline Tavernier / Assistanat costumes Angélique Legrand

Régie générale Antoine Guilloux / Assistanat régie générale Julie Gicquel

Régie lumière Nicolas Joubert et Arnaud Godest / Régie son Mélissa Jouvin

Régie plateau Guillaume Lepert, Simon Haratyk / Suivi technique Julien Boizard

Conseil dispositif vidéo Mehdi Toutain-Lopez

Administration et production Eugénie Tesson

Diffusion Claire Dupont

Logistique Emmanuel Mourmant

Production Si vous pouviez lécher mon cœur / Coproduction Le Phénix Scène nationale de Valenciennes, Théâtre national de Strasbourg, Festival d'Avignon, Odéon-Théâtre de l'Europe, TNT Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, MC2: Grenoble Scène nationale, Stadsschouwburg Amsterdam, La Filature Scène nationale de Mulhouse, Le Quartz Scène nationale de Brest Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, Dicréam, SACD Beaumarchais, la Friche La Belle de Mai (Marseille), Montévidéo Centre de créations contemporaines (Marseille), Le Grand Sud (Lille) / Avec l'aide des ateliers du Théâtre national de Strasbourg pour les décors / Résidence à La FabricA du Festival d'Avignon / Remerciements Carolina Lopez, Dominique Bourgois, Laurent Poutrel, Dominique Lecoyer, François Morice, François Clainquart, Adrien Descamps, Eva Sérusier, Nicolas Ruth, Durance

Si vous pouviez lécher mon cœur est subventionné par le Conseil départemental du Pas-de-Calais et la Ville de Lille, le Ministère de la Culture et de la Communication, la Drac Hauts-de-France et la Région Hauts-de-France.

Spectacle crée le 18 juin 2016 au Phénix Scène nationale de Valenciennes.

ENTRETIEN AVEC JULIEN GOSSELIN

Après avoir mis en scène *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, vous dites avoir cherché un texte aussi « énorme ». Comment en êtes-vous arrivé au choix de 2666 ?

Julien Gosselin : Je cherchais une œuvre qui soit plus riche encore, plus totale dans sa construction. Cela annonçait un livre épais, un spectacle long, mais ce n'était pas un critère de départ. Dans *Les Particules élémentaires*, l'exploration thématique était gigantesque. C'est ce que j'aime quand je lis un roman et je voulais retrouver la même dimension. Il fallait donc que je trouve un récit qui me paraisse aussi intéressant de ce point de vue et qui me paraisse aussi fort poétiquement. En fait, indifféremment de la longueur ou de la nature du texte, ce que je cherche chaque fois à mettre en scène, c'est quelque chose qui soit impossible ou dont la complexité me paraisse, au moins un temps, insurmontable. Cela place les acteurs dans une zone d'excitation très forte. Et pour moi, cela promet un attachement dans la durée et une intensité dans l'envie qui ne pourraient tenir si le texte coulait de source. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai du mal à travailler des pièces de théâtre ; les pièces contemporaines d'envergure sont très peu nombreuses. Depuis longtemps je me disais qu'il fallait que je lise Roberto Bolaño et plus je lisais 2666, plus je pensais : « Oui, c'est cela. Le roman me plaît énormément, il m'émeut beaucoup et en même temps c'est impossible, comment pourrai-je en faire un spectacle ? » C'est donc un élan qui mêle une répulsion du côté de la raison à une envie absolue du côté des sens.

Quels éléments vous ont particulièrement saisi à la lecture de 2666 ?

Le traitement est extrêmement poétique. Roberto Bolaño ose la digression au fil du livre mais aussi stylistiquement, au sein même de ses phrases. Quelque chose de l'ordre du « légèrement trop » hante le roman. Je suis très sensible à cela. Et puis la construction en cinq parties m'intéresse : dans un livre comme dans un spectacle, j'aime que la structure soit très visible. Nous projetons sur la scène les titres des parties du roman qui sont les parties du spectacle. Le spectateur est conscient de la façon dont le spectacle se construit sous ses yeux. Ce qui me plaît aussi dans 2666, c'est la possibilité de formes de théâtre extrêmement diverses. Chaque partie offre des registres différents.

Je pressentais que leur prise en charge allait être très jouissive pour nous et pour le spectateur. J'ai été frappé par le passage dont le titre est extrait, qui figure dans un autre roman de Bolaño, *Amuleto* : « à cette heure-là [l'avenue] ayant tout l'allure d'un cimetière, pas un cimetière de 1974, [...] mais un cimetière de l'année 2666, un cimetière oublié sous une paupière morte ou inexistante, les aqosités indifférentes d'un œil qui en voulant oublier quelque chose a fini par tout oublier. » C'est mystérieux, c'est tragique, c'est poétique.

Votre spectacle constitue-t-il une sorte d'épreuve pour le spectateur ?

Je ne crois pas qu'on puisse choisir de monter des œuvres majeures et d'en faire une expérience théâtrale molle. Travailler sur des romans totaux répond à l'idée que le spectateur doit plonger et, oui, peut-être un moment peiner, dans le monde qu'on lui présente. Le théâtre ne peut pas être guilleret pour aborder ce thème et, d'un autre côté, je refuse tout aspect moralisateur qui voudrait que les acteurs égrainent gravement le nom des mortes dans le silence. Je cherche la pureté de cette violence, telle que Bolaño la décrit. Une épreuve s'impose.

J'ai envie d'amener le spectateur à une forme de patience littéraire. Il y a des moments très efficaces dans le spectacle mais il y a des moments où nous plaçons le public dans une position d'attente devant la littérature ; une position de lecteur, qui induit une pénétration complète de l'œuvre artistique. La fidélité au roman lui-même n'est pas en jeu ici. Quand je trouve qu'un roman est magnifique, j'ai envie que le spectateur le trouve aussi magnifique. J'essaie donc de trouver l'endroit de transformation juste – parce que la transformation est nécessaire – pour que le public ressente quelque chose qui soit semblable à ce que j'ai ressenti. Par ailleurs, en tant que spectateur, je n'aime pas qu'on m'offre un simple cadeau à déballer. J'aime la difficulté, que ma place soit mise en jeu et qu'il y ait quelque chose à endurer ; non seulement sur le plan intellectuel mais sur le plan physique.

Qu'est-ce qu'entraîne cette endurance ?

Quand je travaille avec les acteurs, je me rends compte que j'aime lier deux zones qui se touchent très rarement. La première est intellectuelle, extrêmement fine, extrêmement précise, elle vise la pure poésie. La deuxième zone, c'est un immédiat physique – qui est lié généralement à la musique, l'art le plus fort pour apporter ça –, c'est-à-dire une émotion qui ne soit plus intellectuelle mais qui soit presque animale, purement sensorielle. On l'aborde par la puissance sonore et par le volume. Il ne s'agit pas d'atteindre une limite ; c'est seulement lié à la volonté d'émouvoir avec intensité et de provoquer une réaction corporelle. L'adjonction de ces deux zones, en tant que spectateur comme en tant que metteur en scène, me procure une émotion qui me paraît être le point le plus juste.

Au-delà de l'intrigue portée dans 2666, un autre combat semble être sous-jacent, lequel ?

La question du roman n'est pas tellement de savoir qui est le meurtrier mais de sentir la bataille de la littérature avec la violence du réel. Je ne suis pas romantique dans cette affaire, mais je suis d'accord avec Bolaño sur ce point : si la lutte que livre la littérature est puissante, elle ne dépasse pourtant pas le réel dans sa puissance. Je pense que la violence du réel est beaucoup plus forte que la violence de la fiction. La seule – et grande – beauté de la littérature réside dans sa bataille. Ce n'est pas la victoire ou la défaite face au réel qui importe, c'est l'effort lui-même. Ce thème peut paraître récurrent dans la littérature mais Roberto Bolaño le pousse très loin. C'est pourquoi il y a tant de personnages de poètes et de peintres qui se tranchent la main ou qui se font du mal dans 2666. À un moment, la tentative de se battre contre la violence du monde en marche par des moyens artistiques donne naissance à une œuvre mais, au fond, la fiction perd à chaque fois. C'est la raison pour laquelle le roman peut être déceptif : s'il se termine, et l'enquête avec lui, c'est que la violence du réel est plus forte.

—
Propos recueillis par Marion Canelas